

Dernières lueurs

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 33

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183853>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Dernières lueurs.

Celui qui a assisté à notre grande fête nationale, et qui parcourt aujourd'hui les emplacements qu'elle occupait, il n'y a que fort peu de jours encore, éprouve une singulière impression.

Vous avez tous vu, chers lecteurs, partir pour le bal une belle jeune fille, au teint rosé, aux lèvres souriantes, aux sourcils finement arqués, parée d'une toilette légère, voluptueuse et d'une éblouissante fraîcheur?.. Dans l'ampleur de la jupe et à travers les volants plissés, courent de coquettes guirlandes dont les fleurs jaloussent celles qui ornent les blondes nattes de sa chevelure. La séduisante enfant entre dans la salle déjà rayonnante de jeunesse et de joie. La valse l'entraîne au milieu de ses sœurs ; elle attire bien des regards ; elle fait soupirer bien des cœurs ; elle est à l'apogée de l'influence et du prestige que peuvent exercer la jeunesse et la grâce unies à la beauté.

Mais si le lendemain matin, il nous était permis de jeter un regard profane dans la chambre à coucher de notre héroïne, peut-être éprouverions-nous quelque désillusion.

Nous verrions les accroche-cœur se mutiner et perdre leurs pointes agaçantes ; les boucles, les tresses retomber nonchalamment en arrière, et le front se voiler disgracieusement de quelques folles mèches, après un sommeil agité par l'étourdissement de la veille.

Autour de la chambre, les éléments de la toilette jetés au hasard sur les meubles. Ici, une ceinture de soie défraîchie ; là, une jupe affaissée ; plus loin, une bottine fatiguée et blanche de poussière, puis de nombreux petits peignes et des épingles à cheveux, en compagnie d'un mignon porte-monnaie et du carnet de bal.

Tel est à peu près le tableau qu'offrait Lausanne après le tir fédéral, après cette immense animation, cette toilette superbe dont elle s'était si spontanément et si joyeusement parée.

Nous faisons exception, quant au porte-monnaie, car, de tout cela, il est bien peu resté d'argent.

De distance en distance, on aperçoit encore une flamme oubliée au bord d'un toit, au sommet d'un arbre, et qui, par un dernier acte de dévouement, déploie au vent du matin son tissu lacéré.

Autour d'un mât resté debout, s'accrochent et

persistent quelques festons moussus qui semblent regarder avec intérêt une moitié d'écusson qu'un clou retient près de là, au-dessus d'un portail : on dirait deux vétérans, deux invalides que les mêmes destins rapprochent et qui se racontent leur passé.

En montant à la Ponthaise, on remarque un plancher qui se courbe et regimbe sous les ardents baisers du soleil. Au-dessus du guichet se lit encore cet écriteau : *15 centimes la danse*. C'est la première fois que nous voyons les plaisirs de la valse se vendre au détail.

On cherche en vain dans le voisinage, la grande cantine Lavanchy, la plus fréquentée, la plus animée qu'il y eut sur ces hauteurs. C'est là que toute la troupe venait prendre ses rations, que des centaines de tireurs allaient se restaurer, qu'une musique infatigable mettait chaque soir en liesse plus de 200 danseurs, et qu'une légion de desservants, de gens en tablier blanc, de porteurs de serviettes allaient, venaient, affairés et fiévreux. Tout y est maintenant silencieux et nu comme sur une plage déserte. Un talus formé de terre fraîchement remuée et un immense creux carré sont les seuls restes de cette ruche, alors si étourdissante de bruits d'assiettes, de verres et de bouteilles, de chansons, de musique et de joyeuses polkas.

C'est dans ce creux des cuisines que travaillaient jour et nuit une trentaine de marmitons, préparant les vivres pour répondre à l'assaut du soir ou du lendemain. C'est au fond de cet antre qu'on les voyait découper, scier et jeter, au moyen de longs tridents, d'énormes quartiers de viande dans les profondeurs de chauderons à la Gargantua. C'est là que ces pauvres diables se basanaient le teint autour de la fournaise, surveillés du haut de l'escalier par le patron, semblable à Vulcain stimulant ses vaillants cyclopes.

Cependant, sur les fossés de la ligne de tir, quelques cibles aux lettres de couleur, *Patrie, Léman, Jura, Progrès*, etc, fières du rôle qu'elles ont joué, des désirs, des ambitions qu'elles ont éveillés, semblent relever la tête et provoquer nos carabiniers « vraiment d'élite. »

Le stand n'est plus qu'un long squelette flanqué d'une tourelle avec cet écriteau : *Change*, qu'un plaisant vient de compléter à la craie : *changement de décor*.

La cantine Reber et sa voisine sont encore intactes, mais tristes, baissant le front et comme indignées de se voir si subitement abandonnées au milieu de ces prés foulés et poussiéreux.

Plus bas, quelques échoppes en retard déménagent leur mobilier de campagne ; des ustensiles de toutes espèces, des duvets et des matelas sont entassés pêle-mêle au pied de la haie, comme des objets arrachés aux flammes d'un incendie.

Le petit chemin creux qui reliait le Stand à la cantine, en traversant le joli bois de Beaulieu, est déjà comblé ; ce n'est qu'en se laissant glisser sur une pente de remblais assez abrupte qu'on atteint la charmante et fraîche cantine de M. Gloor, où la bière, toujours excellente, attire encore un certain nombre de promeneurs. C'est le seul souvenir encore vivant de la grande fête. Les sommeliers sont toujours à leur poste, le gaz y brille chaque soir du même éclat, et les dames du comptoir sont aussi aimables et souriantes qu'aux plus beaux jours du tir.

« Le public délaisse un peu notre cantine à laquelle on trouvait tant d'attraits à l'origine, nous disait l'autre jour une d'elles. »

— Hélas, madame, la cantine est toujours aussi jolie, le bosquet aussi vert, les oiseaux dans le feuillage aussi joyeux, la bière aussi fraîche et mousseuse ; mais ce sont les ressources qui ont changé, les bourses qui sont malades. « Quand je regarde au fond de mon porte-monnaie, disait un membre du comité du tir fédéral, la tête me tourne ; je n'en vois plus le fond !... »

Quoique dépouillé de ses plus beaux ornements, l'élégant pavillon des prix regarde encore d'un air de coquetterie et de défi les ouvriers qui démolissent sans pitié la belle et vaste cantine. La *Liberté* demeure calme et digne sur son piédestal de granit. Néanmoins elle a l'air de se demander en présence de cette immense nef, veuve de tables et de convives, si le culte qu'on lui rendait avec tant de d'enthousiasme est maintenant tombé dans le néant. Mais derrière la *Liberté* on voit s'approcher une autre déesse non moins intéressante, celle du *Travail*, qui lui dit à l'oreille : « Ecoute, ma sœur, tu as empiété sur mon domaine durant de longues semaines ; il est temps que je reprenne mes droits ; agissons en commun et donnons-nous la main. » L. M.

Les cols et faux-cols de chemise ont provoqué et provoquent encore plus de mouvements de colère et de querelles de ménage qu'on ne s' imagine. Nombre de maris, prévoyant les difficultés que leur suscitera cet article de toilette, voient avec anxiété luire l'aube du jour du dimanche. Sans parler des boutons qui manquent ou qui se détachent à la première tentative de fixer le col, ce dernier est étroit parfois, et serre le cou au point de déterminer des congestions cérébrales. Ce symptôme, qui est plus commun et plus grave qu'on ne le pense habituellement, se produit surtout lorsque la tête est pendant longtemps inclinée en avant, ce qui a lieu,

par exemple, en écrivant ou en lisant. Est-on parvenu avec peine et en allongeant le cou à boutonner le col et le faux-col et à faire le nœud de la cravate, et se trouve-t-on plus tard en société, voilà qu'une sensation désagréable se manifeste à l'occiput. Vous portez la main à cet endroit et vous constatez avec regret que le bouton a cédé et que le faux-col ne peut plus être maintenu au niveau voulu. Dans d'autre cas c'est un bouton de la partie antérieure du col qui s'est détaché et alors on voit la moitié du faux-col se dresser dans l'espace. Il arrive même que l'autre moitié en fait autant. C'est surtout en éternuant avec violence que ce dernier accident peut se produire. Ce mouvement involontaire qui fait contracter les muscles du cou, arrache les boutons ou déchire les boutonniers du faux-col.

Dans tous les cas que nous venons d'indiquer et dans d'autres, comme, par exemple, lorsque le bord supérieur d'un col trop raide écorche la peau du cou, il se produit en nous une irritabilité, une humeur détestable, querelleuse, qui se déteint bientôt sur tous les membres de la famille.

Aussi longtemps que la mode des faux-cols exercera sur nous sa tyrannie, nous recommandons aux dames de choisir une forme convenable de faux-cols, de longueur égale à celle du col de chemise, et de faire souvent une minutieuse inspection des boutons et boutonniers des chemises du mari. Cette inspection contribuera puissamment à maintenir le calme et le contentement dans le sein de la famille.

La chanson populaire.

(2^{me} article.)

De ce que le laboureur ou l'artisan connaît peu les concerts de Mozart, les sonates de Beethoven ou les symphonies de Haydn ; de ce qu'il ne sent que vaguement les grandes beautés du *Prophète* ou de *Robert-le-Diable*, il ne s'en suit pas qu'il n'aime pas la musique. Mais il aime la musique qu'il comprend. Voilà pourquoi il préfère, à des œuvres immortelles, qui, pour être goûtées, demandent une culture spéciale, un simple couplet ou le pas redoublé d'une fanfare.

La chanson peut avoir de l'influence sur le cœur humain. Tour à tour, elle sait l'émouvoir, l'attendrir, le rendre meilleur ou plus joyeux. Je veux ici citer un fait dont j'ai été l'un des témoins.

C'était dans un banquet. Quelqu'un eut l'idée généreuse de faire une collecte en faveur d'une grande infortune. Le difficile était de choisir le moment propice.

Nous avions parmi nous un grand chanteur de Paris, à qui la chose fut communiquée. Il se leva spontanément et chanta un morceau intitulé *Le bien*, dont voici deux strophes :

Au printemps de vos jours, aimez pour qu'on vous aime,
C'est avec le passé qu'on bâtit l'avenir ;
Et plus tard, mon enfant, c'est un bonheur suprême,
Que de se reposer au lit du souvenir.